

# Le professeur et les chrysalides

## *Monsieur Lazhar*

Patricia Belzil

---

Number 142 (1), 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66351ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Belzil, P. (2012). Le professeur et les chrysalides / *Monsieur Lazhar*. *Jeu*, (142), 32–35.

PATRICIA BELZIL

## LE PROFESSEUR ET LES CHRYSALIDES

La première image de *Monsieur Lazhar* est une vue en plongée d'une cour d'école enneigée où s'ébattent des enfants avant que la cloche sonne. Au long du film de Philippe Falardeau, on surprendra à plusieurs reprises le nouvel enseignant en train d'observer les élèves de la fenêtre de la classe ou en arpentant la cour pendant la récréation. Tel un fascinant vivarium, la cour offre ainsi un riche terrain d'étude des mœurs enfantines, espace de socialisation où se renforcent les liens et se manifestent les rapports de force, où se déroulent de petites guerres, où se nouent et se brisent les amitiés. L'enseignant Bashir Lazhar, dans l'adaptation très personnelle de Falardeau, ou mieux, son appropriation de l'œuvre d'Evelyne de la Chenelière, fait figure de discret entomologiste, observateur aimant des fragiles chrysalides dont il a la charge. Ce rapprochement entre l'enfant et l'insecte sur le point de devenir papillon, « bientôt prêt à déployer ses ailes », c'est le professeur lui-même qui l'établit lorsqu'il explique le sens de ce nouveau mot à ses élèves. Pendant qu'ils sont en récréation, il ne peut résister à la curiosité d'ouvrir leur pupitre, mais avec une sorte de délicatesse, comme pour tenter de sonder leur âme et de mieux les connaître. Il découvre ainsi, en chacun d'eux, un petit être complexe et unique, tel Boris, l'enfant mal nourri souffrant de migraines à qui il offrira subrepticement une banane et une

barre tendre, et qui garde dans son pupitre des miettes de pain pour nourrir les pigeons dans la cour de l'école.

Sous le regard sensible du réalisateur, qui enveloppe ses personnages de pudeur et perce leurs secrets par petites brèches, on suit à pas feutrés le rapport de confiance que tisse doucement l'adulte avec les enfants qui, pour apprendre à ses côtés, doivent tout d'abord accepter son ascendant. Et l'on sait que Monsieur Lazhar les a conquis lorsque, pour la photo de groupe, les élèves décident spontanément de dire tous en chœur « Bashir » au lieu de « sourire ».

À partir du court monologue théâtral intitulé *Bashir Lazhar*<sup>1</sup>, le cinéaste a conçu un scénario gravitant, bien sûr, autour du personnage de ce professeur algérien venu offrir ses services de remplaçant dans une classe de sixième après avoir appris dans les journaux le suicide d'une enseignante ; il y élabore aussi de beaux portraits d'enfants, des enfants réels, avec la même finesse qu'il avait montrée auparavant dans *C'est pas moi, je le jure !* (2008). Il y a certes des stéréotypes chez ces

1. Présentée en lecture publique en septembre 2005 à l'occasion du Festival mondial des arts pour la jeunesse (voir mon compte rendu dans *Jeu* 118, 2006.1, p. 116-117), cette pièce a été créée au Théâtre d'Aujourd'hui en janvier 2007, dans une mise en scène de Daniel Brière, avec Denis Gravereaux dans le rôle-titre.



Fellag dans le rôle-titre de *Monsieur Lazhar* de Philippe Falardeau (2011), adapté de la pièce d'Evelyne de la Chenelière, *Bashir Lazhar*. © Roland Plante.

écoliers (le petit tannant, le gros, celle qui sait tout...), mais les jeunes comédiens, dirigés avec doigté, leur confèrent une vérité indéniable. Dans l'avant-propos du texte publié chez Leméac (2011), l'auteure écrit que sa pièce se veut un hommage aux maîtres, et elle s'incline devant l'immense responsabilité qui leur incombe. Sous des dehors vieux jeu, le maître qu'elle a créé ici sait capter, mieux que la directrice ou la psychologue de l'école appelée en renfort, les signes de détresse des enfants, frappés par la mort de Martine Lachance. Ainsi aura-t-il raison de vouloir faire circuler le témoignage de la jeune Alice, qui, dans un exposé sur la

violence, s'indigne que le dernier geste de son institutrice en ce monde ait été de « *kicker* sur sa chaise ». Bashir Lazhar dénonce la prétendue psychoéducation qui, d'une part, encourage l'enfant à se confier, mais qui, d'autre part, censure sa parole jugée trop violente. Le texte de l'élève manque de respect envers la défunte, soutient la directrice ; le professeur objectera que Martine Lachance a, elle aussi, manqué de respect envers ses élèves.

En choisissant de se pendre dans sa propre classe, l'enseignante a, il est vrai, commotionné l'école entière. Or, le

remplaçant vient lui-même de vivre une tragédie : alors qu'il était au Québec pour préparer la venue de sa femme et de ses enfants, ceux-ci ont péri dans l'incendie de leur maison en Algérie, représailles évidentes aux positions politiques de son épouse contre le gouvernement algérien. Le film creuse les rapports entre le deuil et le choc post-traumatique vécus simultanément par les enfants et par Bashir Lashar. Évidemment, pour faire un long métrage à partir d'un texte de 40 pages, Philippe Falardeau a dû étoffer des personnages parfois à peine évoqués, en créer de nouveaux, imaginer des pans entiers de la trame. Il lui a fallu, surtout, donner du ressort à une histoire volontairement laconique à l'origine : dans son monologue, Evelyne de la Chenelière fait dialoguer le personnage avec des interlocuteurs dont on ne peut que deviner les répliques. Ainsi, on assiste dans le film au conflit entre deux enfants, Alice et Simon, à propos de la mort de leur enseignante, ajout indispensable du scénariste et réalisateur pour aborder le sentiment de culpabilité provoqué par le suicide. Le jeune Simon (un élève simplement mentionné dans la pièce) porte le double fardeau d'avoir découvert le corps de son enseignante et d'être, aux yeux de certains, responsable de sa mort. Dans la pièce, Martine Lachance s'est pendue pendant la récréation, et donc tous les enfants l'ont vue en revenant en classe. Ici, elle se suicide la veille au soir (l'histoire ne dit pas pourquoi son mari n'a pas été alerté), et c'est Simon qui la découvre, en apportant d'avance les berlingots de lait à ses camarades, comme cela se fait dans plusieurs écoles. Or, quelque temps avant sa mort, Martine s'était vu accuser par Simon de l'avoir embrassé, alors qu'elle tentait simplement de lui manifester des encouragements affectueux lors d'une période de rattrapage. Aussi, Martine savait que c'était le jour de corvée du garçon, et que c'est lui qui la trouverait en arrivant avant les autres... Il n'en faut pas plus pour nourrir la culpabilité de Simon, exacerbée par les reproches de la petite Alice, pourtant sa meilleure amie. Tout au long du film, les provocations morbides de Simon – la photo d'un écureuil mort qu'il montre à ses camarades horrifiés, celle de Martine à qui il a dessiné des ailes d'ange et un nœud autour du cou –, telles des bravades de petit dur, cacheront le choc et la culpabilité qui ne l'ont pas quitté depuis ce sombre matin d'hiver. L'appareil photo est un cadeau de Martine Lachance. Elle aura sans doute voulu offrir une sorte d'exutoire artistique à l'enfant turbulent, dont la professeure d'arts plastiques, peu clairvoyante, dit qu'« il n'est pas normal ». Sa douleur et son sentiment de culpabilité, qu'il nie, c'est Bashir Lazhar qui arrivera, par la douceur, à les exorciser.

Le film ne conserve guère de traces de ses origines théâtrales. Alors qu'il aurait pu récupérer certains passages de la forme monologuée pour constituer les pensées en voix *off* de Bashir Lazhar, le réalisateur et son comédien ont, au contraire, opté pour un personnage qui s'exprime davantage par ses grands yeux noirs, assombris souvent par un voile de tristesse, que par ses épanchements. On le voit témoigner au tribunal pour

l'obtention du statut de réfugié politique, mais cet homme réservé ne parle à personne à l'école, pas même à sa nouvelle amie Claire, de la perte incommensurable qu'il vient de subir. Le comédien algérien Fellag, touchant et charismatique (on s'étonne d'apprendre qu'il est humoriste dans son pays !), prête à Monsieur Lazhar à la fois la profondeur de celui qui a beaucoup vécu et l'enthousiasme juvénile du nouveau professeur (on apprend, en effet, qu'il n'a jamais enseigné de sa vie, qu'il était en réalité restaurateur).

Pour Bashir Lazhar, la classe est un lieu où l'on donne sa vie, pas où l'on crie son désespoir. Si l'intransigeance du professeur algérien à l'égard du geste de Martine peut choquer *a priori*, on comprend qu'elle émane d'un homme venant d'un pays où la vie vous est enlevée pour vos idées : sans qu'on ait besoin d'explication, on fait le parallèle, bien sûr, entre la femme de Bashir Lazhar, enseignante elle aussi et passionnée de son métier (elle a voulu terminer l'année scolaire avant de venir au Québec), qui a été assassinée, et Martine, qui s'est suicidée. Toutefois, le discours des autres – notamment de Claire et de la directrice – fournit des circonstances atténuantes à Martine, qui souffrait de crises d'angoisse. Les (fausses) accusations de Simon n'ont fait que précipiter, peut-être, l'inévitable. Le film aborde au passage l'absurdité de ces nouvelles règles interdisant tout contact physique entre enseignants et élèves, le prof d'éducation physique s'interrogeant sur la façon d'apprendre le cheval d'arçons à un jeune sans le toucher et racontant que son fils était rentré du camp de vacances avec le dos brûlé parce qu'on n'avait pas le droit d'appliquer de la crème solaire aux enfants... Le lourd sentiment de culpabilité de Simon finit par éclater dans une scène cathartique et poignante – d'autant plus forte qu'il s'agit de la seule de cette nature dans tout le film où, nous l'avons dit, domine la retenue. Non, avouet-il enfin dans un grand élan libérateur, Martine Lachance ne l'a pas embrassé, mais elle le « collait » et il n'aimait pas ça. Bashir consolera le garçon en entourant ses épaules de son bras, geste d'affection faisant un pied de nez au dérisoire règlement dont l'enfant a abusé à ses propres dépens.

L'un des principaux enjeux dramatiques de la pièce est l'intégration difficile de Bashir Lazhar au sein d'une société qui, toute plurielle qu'elle soit, reste méfiante à l'égard du professeur étranger. On y devine l'hostilité de Claire, les ragots... Dans le film, au contraire, tout le monde à l'école est aimable et accueillant envers Bashir. Le réalisateur évite ainsi les altercations convenues avec le nouvel arrivant, les petites jalousies attendues, etc. On confronte ses méthodes, mais gentiment. Les manifestations de rejet viendront toutefois de certains parents d'élèves : ceux d'une mademoiselle-je-sais-tout, à qui le professeur signale que leur fille est un tantinet péremptoire et rigide, lui répondent avec condescendance qu'il est normal que leur fille en connaisse davantage que lui, qui débarque à peine au Québec, et lui demandent de se



*Monsieur Lazhar* de Philippe Falardeau (2011). © Roland Plante.

contenter d'enseigner et non d'éduquer leur fille. Au moment où la directrice apprend à Bashir son renvoi, elle explique que ces parents-là, et d'autres, ont mené leur enquête et découvert qu'il n'était pas résident permanent, mais réfugié.

Quant à Claire, à l'opposé du personnage esquissé dans le monologue théâtral, elle craque visiblement pour le nouveau prof ! Brigitte Poupart offre une composition attachante de cette jeune femme ouverte sur le monde, qui a voyagé en Afrique, fascinée par le passé de Bashir dont elle tente, en vain, de le faire parler. Mais même sur ce plan, le film ne tombe pas dans la facilité d'une solution sentimentale où l'endeuillé se consolera dans les bras d'une jeune femme aimante... Pendant le souper auquel elle l'a convié, il regarde discrètement sa montre et, en sortant, il s'arrête dans l'escalier, submergé par la tristesse. Sans un mot, par cette seule image, on saisit que Bashir ne peut pas aller plus loin avec Claire. Il tient à la main la petite violette africaine qu'elle lui a offerte pour égayer sa classe, la psychologue lui ayant suggéré d'y mettre de la couleur, car elle ressemble à une chambre d'hôpital. La plante finira par s'étioler, et Claire conseillera à Bashir de lui parler de lui-même, désolée qu'il croie, à tort, que la violette « suffoquerait d'ennui ».

Pas de *happy end*, donc, pour *Monsieur Lazhar*. Comme dans la pièce, on lui demandera de quitter l'école sur-le-champ. Mais il obtiendra, dans la version de Philippe Falardeau, de terminer la journée et de dire adieu à ses petites chrysalides :

« On ne part pas sans dire au revoir. Martine Lachance est partie sans dire au revoir. » Cet argument ébranlera la directrice, qui ne voulait pas qu'il retourne en classe, car elle ne voulait « pas de vagues ». En guise d'adieux, Bashir s'appuiera sur l'allégorie de la fable qu'il avait promise aux élèves, « L'arbre et la chrysalide », où un arbre, ayant veillé paternellement sur une chrysalide accrochée dans son cocon à une de ses branches, doit accepter qu'elle meure et ne devienne jamais papillon : « Il n'y a rien à dire sur une mort qui n'est pas juste. » Cette fable a été inventée par le réalisateur, qui pouvait ramener de cette façon la métaphore de la chrysalide, tandis que la fable dans la pièce, « La jeune fille et l'avion bleu », également sur le deuil, était peut-être plus hermétique. Comme ces élèves qu'il quitte prématurément, le professeur ne verra pas grandir ses propres enfants.

Mais le film n'est pas sombre pour autant. Bashir a obtenu son statut de réfugié ; et puis, au cours de ces mois où il s'est improvisé professeur, de l'hiver au printemps, il a fait quelques pas assurés dans sa nouvelle vie, vers une certaine sérénité : ne l'a-t-on pas senti lors d'une scène toute simple où, assis sur un banc pour corriger des copies d'élèves, il tendait son visage vers les branches d'un arbre laissant filtrer les rayons d'un soleil annonciateur des beaux jours ? ■